

à la tête de 60,000 hommes ¹. Il voulut renouer la négociation ; et dans cette vue, il envoya un ambassadeur aux Athéniens, qui refusèrent de l'entendre, et le firent sortir à l'instant même des terres de la république ². Alors Archidamus ayant continué sa marche, se répandit, au temps de la moisson, dans les plaines de l'Attique. Les malheureux habitans s'en étoient retirés à son approche ³ : ils avoient transporté leurs effets à Athènes, où la plupart n'avoient trouvé d'autre asyle que les temples, les tombeaux, les tours des remparts, les cabanes les plus obscures, les lieux les plus déserts. Aux regrets d'avoir quitté leurs anciennes et paisibles demeures, se joignoit la douleur de voir au loin leurs maisons consumées par les flames, et leurs récoltes abandonnées au fer de l'ennemi ³.

Les Athéniens, contraints de supporter des outrages qu'aggravait le souvenir de tant de glorieux exploits, se consumoient en cris d'indignation et de fureur contre Périclès qui tenoit leur valeur enchaînée ⁴. Pour lui, n'opposant que le silence aux prières et aux menaces, il faisoit partir une flotte de 100 voiles pour le Péloponèse ⁵, et réprimoit les clameurs publiques, par la seule force de son caractère.

Archidamus ne trouvant plus de subsistances

¹ Plut. in Pericl. t. I. p. 170.

² Thucyd. l. 2. c. 12.

³ Id. ibid. cap. 14.

⁴ Id. ibid. c. 17 et 21.

⁵ Id. ibid. lib. 2. c. 22.

⁶ Id. ibid. c. 26. Plut. in Pericl. p. 170.

dans l'Attique, ramena ses troupes chargées de butin dans le Péloponèse : elles se retirèrent chez elles, et ne reparurent plus pendant le reste de l'année. Après leur retraite, Périclès envoya contre les Locriens une escadre qui obtint quelques avantages ¹. La grande flotte, après avoir porté la désolation sur les côtes du Péloponèse, prit à son retour l'île d'Egine ² ; et bientôt après, les Athéniens marchèrent en corps de nation contre ceux de Mégare, dont ils ravagèrent le territoire ³. L'hiver suivant, ils honorèrent par des funérailles publiques, ceux qui avoient péri les armes à la main ; et Périclès releva leur gloire dans un discours éloquent. Les Corinthiens armèrent 40 galères, firent une descente en Acarnanie, et se retirèrent avec perte ⁴. Ainsi se termina la première campagne.

Celles qui la suivirent, n'offrent de même qu'une continuité d'actions particulières, de courses rapides, d'entreprises qui semblent étrangères à l'objet qu'on se proposoit de part et d'autre. Comment des peuples si guerriers et si voisins, animés par une ancienne jalousie, et des haines récentes, ne songeoient-ils qu'à se surprendre, à s'éviter, à partager leurs forces, et par une foule de diversions sans éclat ou sans danger, à multiplier et prolonger les malheurs de la guerre ? C'est parce que cette

¹ Thucyd. ibid. c. 26.

² Id. ibid. c. 27.

³ Id. ibid. c. 31.

⁴ Thucyd. lib. 2. c. 33 et 34.

guerre ne devoit pas se conduire sur le même plan que les autres.

La ligue du Péloponèse étoit si supérieure en troupes de terre, que les Athéniens ne pouvoient risquer une action générale, sans s'exposer à une perte certaine. Mais les peuples qui formoient cette ligue, ignoroient l'art d'attaquer les places : ils venoient d'échouer devant une petite forteresse de l'Attique¹; et ils ne s'emparèrent ensuite de la ville de Platée en Béotie, défendue par une foible garnison, qu'après un blocus qui dura près de deux ans, et qui força les habitans à se rendre, faute de vivres². Comment se seroient-ils flattés de prendre d'assaut, ou de réduire à la famine une ville telle qu'Athènes, qui pouvoit être défendue par 30,000 hommes, et qui, maîtresse de la mer, en tiroit aisément les subsistances dont elle avoit besoin?

Ainsi les ennemis n'avoient d'autre parti à prendre, que de venir détruire les moissons de l'Attique; et c'est ce qu'ils pratiquèrent dans les premières années : mais ces incursions devoient être passagères, parce qu'étant très-pauvres, et uniquement occupés des travaux de la campagne, ils ne pouvoient rester longtemps les armes à la main, et dans un pays éloigné³. Dans la suite, ils résolurent d'augmenter le nombre de leurs vaisseaux; mais il

¹ Thucyd. *ibid.* c. 19.

¹² p. 102 et 109.

² *Id.* *ibid.* lib. 2. c. 78;
lib. 3. c. 20, Diod. Sic. lib.

³ Thucyd. lib. 1. c. 141.

leur fallut bien des années pour apprendre à manœuvrer, et acquérir cette expérience que 50 ans d'exercice avoient à peine procurée aux Athéniens¹. L'habileté de ces derniers étoit si reconnue au commencement de la guerre, que leurs moindres escadres ne craignoient pas d'attaquer les plus grandes flottes du Péloponèse².

Dans la septième année de la guerre*, les Lacédémoniens, pour sauver 420 de leurs soldats³ que les Athéniens tenoient assiégés dans une île, demandèrent la paix, et livrèrent environ 60 galères qu'on devoit leur rendre, si les prisonniers n'étoient pas délivrés. Ils ne le furent point; et les Athéniens ayant gardé les vaisseaux⁴, la marine du Péloponèse fut détruite. Divers incidens en retardèrent le rétablissement, jusqu'à la vingtième année de la guerre, que le roi de Perse s'obligea, par des promesses et par des traités, de pourvoir à son entretien⁵. Alors la ligue de Lacédémone couvrit la mer de ses vaisseaux⁶. Les deux nations rivales s'attaquèrent plus directement; et après une alternative de succès et de revers, la puissance de l'une succomba sous celle de l'autre.

De leur côté, les Athéniens n'étoient pas plus en état, par le nombre de leurs vaisseaux, de donner la loi à la Grèce, que leurs enne-

¹ Thucyd. lib. 1. c. 142.

⁴ *Id.* *ibid.* c. 16 et 23.

² Thucyd. lib. 2. c. 88.

⁵ *Id.* lib. 8. cap. 5, 18.

* Vers l'an 424 avant

⁶ 36, 45, etc.

J. C.

⁶ *Id.* *ibid.* c. 3.

³ Thucyd. lib. 4. c. 8.

mis ne l'étoient par le nombre de leurs troupes. S'ils paroissent avec leurs flottes dans les lieux où ceux du Péloponèse avoient des possessions, leurs efforts se bornoient à dévaster un canton, à s'emparer d'une ville sans défense, à lever des contributions, sans oser pénétrer dans les terres. Falloit-il assiéger une place forte dans un pays éloigné? quoiqu'ils eussent plus de ressources que les Lacédémoniens, la lenteur des opérations épuisoit leurs finances, et le petit nombre de troupes qu'ils pouvoient employer. La prise de Potidée leur coûta beaucoup de soldats, deux ans et demi de travaux, et deux mille talens * 1.

Ainsi, par l'extrême diversité des forces, et leur extrême disproportion, la guerre devoit traîner en longueur. C'est ce qu'avoient prévu les deux plus habiles politiques de la Grèce, Archidamus et Périclès 2, avec cette différence que le premier en concluait que les Lacédémoniens devoient la craindre, et le second, que les Athéniens devoient la désirer.

Il étoit aisé de prévoir aussi que l'incendie éclateroit, s'éteindroit, se rallumeroit par intervalles chez tous les peuples. Comme des intérêts contraires séparent des villes voisines; que les unes, au moindre prétexte, se détachent de leur confédération; que les au-

* Dix millions huit cents mille livres.

1 Thucyd. lib. I. c. 64; lib. 2., cap. 70. Dodwell.

in. annal. Thucyd. p. 114. Diod. Sic. lib. 12. p. 102.

2 Thucyd. lib. I. c. 82 et 141.

tres restent abandonnées à des factions que fomentent sans cesse Athènes et Lacédémone, il arriva que la guerre se fit de nation à nation, dans une même province; de ville à ville, dans une même nation; de parti à parti, dans une même ville.

Thucydide, Xénophon, et d'autres auteurs célèbres ont décrit les malheurs que causèrent ces longues et funestes dissensions. Sans les suivre dans des détails qui n'intéressent aujourd'hui que les peuples de la Grèce, je rapporterai quelques-uns des événemens qui regardent plus particulièrement les Athéniens.

Au commencement de la seconde année, les ennemis revinrent dans l'Attique, et la peste se déclara dans Athènes 1. Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Éthiopie, il avoit parcouru l'Égypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pirée, où il se manifesta d'abord; de là il se répandit avec fureur dans la ville, et sur-tout dans ces demeures obscures et mal-saines, où les habitans de la campagne se trouvoient entassés.

Le mal attaquoit successivement toutes les parties du corps 2: les symptômes en étoient effrayans, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premières atteintes

1 Thucyd. lib. 2. c. 47. Plut. in Pericl. p. 171. Diod.

2 Thucyd. lib. 2. c. 49. Sic. p. 101. Lucret. lib. 6.

tes, l'ame perdoit ses forces; le corps sembloit en acquérir de nouvelles; et c'étoit un cruel supplice de résister à la maladie, sans pouvoir résister à la douleur. Les insomnies, les terreurs, des sanglots continuels, des convulsions violentes, n'étoient pas les seuls tourmens réservés aux malades. Une chaleur insupportable les dévorait intérieurement. Couverts d'ulcères et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyoit se traîner dans les rues, pour respirer plus librement; et, ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étoient consumés, se précipiter dans les rivières couvertes de glaçons.

La plupart périssoient au septième ou au neuvième jour. S'ils prolongeoient leur vie au-delà de ces termes, ce n'étoit que pour éprouver une mort plus douloureuse et plus lente.

Ceux qui ne succomboient pas à la maladie, n'en étoient presque jamais atteints une seconde fois¹. Foible consolation! car ils n'offroient plus aux yeux que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avoient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres; les autres ne conservoient aucune idée du passé: heureux sans doute d'ignorer leur état; mais il ne pouvoient reconnoître leurs amis².

La même traitement produisoit des effets

¹ Thucyd. lib. 2. c. 51.

² Id. ibid. cap. 49.

tour-à-tour salutaires et nuisibles: la maladie sembloit braver les règles et l'expérience. Comme elle infectoit aussi plusieurs provinces de la Perse, le roi Artaxerxès résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate, qui étoit alors dans l'île de Cos¹: il fit vainement briller à ses yeux l'éclat de l'or et des dignités; le grand homme répondit au grand-roi qu'il n'avoit ni besoins, ni desirs, et qu'il se devoit aux Grecs, plutôt qu'à leurs ennemis². Il vint en effet offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnaissance, que la plupart de leurs médecins étoient morts victimes de leur zèle. Il épuisa les ressources de son art, et exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritoient de si beaux sacrifices et de si grands talens, il donna du moins des consolations et des espérances. On dit que, pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athènes³; d'autres prétendent que ce moyen fut utilement employé par un médecin d'Agrigente, nommé Acron⁴.

On vit dans les commencemens, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuse: mais comme ils furent presque toujours funestes à leurs auteurs, ils ne se renouvelèrent que rarement dans la suite. Alors les liens les

¹ Suid. in Hippocr.

³ Ap. Hippocr. t. 1. p.

² Plut. in Cat. t. 1. p. 970.
³⁵⁰ Galen. quod. opt. med. t. 1.

⁴ Plut. de Isid. et Osir. t. 2. p. 383.

plus respectables furent brisés ; les yeux près de se fermer , ne virent de toutes parts qu'une solitude profonde ¹ , et la mort ne fit plus couler de larmes.

Cet endurcissement produisit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien confondus dans un même tombeau avec les scélérats , le renversement de tant de fortunes devenues tout-à-coup le partage ou la proie des citoyens les plus obscurs , frappèrent vivement ceux qui n'avoient d'autre principe que la crainte : persuadés que les dieux ne prenoient plus d'intérêt à la vertu , et que la vengeance des loix ne seroit pas aussi prompte que la mort dont ils étoient menacés , ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquoit l'usage qu'ils en devoient faire , et que n'ayant plus que des momens à vivre , ils devoient du moins les passer dans le sein des plaisirs ².

Au bout de deux ans , la peste parut se calmer. Pendant ce repos , on s'aperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'étoit pas détruit : il se développa 18 mois après ; et dans le cours d'une année entière , il ramena les mêmes scènes de deuil et d'horreur ³. Sous l'une et sous l'autre époque , il périt un très-grand nombre de citoyens , parmi lesquels il faut compter près de 5000 hommes en état de porter les armes.

¹ Thucyd. lib. 2. c. 51.

² Thucyd. lib. 2. c. 53.

³ Id. lib. 3. cap. 87.

La perte la plus irréparable fut celle de Périclès , qui dans la troisième année de la guerre * , mourut des suites de la maladie ¹. Quelque temps auparavant , les Athéniens aigris par l'excès de leurs maux , l'avoient dépouillé de son autorité et condamné à une amende : ils venoient de reconnoître leur injustice , et Périclès la leur avoit pardonnée ² , quoique dégoûté du commandement , par la légèreté du peuple , et par la perte de sa famille , et de la plupart de ses amis que la peste avoit enlevés. Près de rendre le dernier soupir , et ne donnant plus aucun signe de vie , les principaux d'Athènes assemblés autour de son lit , soulageoient leur douleur , en racontant ses victoires et le nombre de ses trophées. „ Ces exploits , leur dit-il en se soulevant avec effort , sont l'ouvrage de la fortune , et me sont communs avec d'autres généraux. Le seul éloge que je mérite , est de n'avoir fait „ prendre le deuil à aucun citoyen ³.”

Si , conformément au plan de Périclès , les Athéniens avoient continué une guerre offensive du côté de la mer , défensive du côté de la terre ⁴ ; si , renonçant à toute idée de conquête , ils n'avoient pas risqué le salut de l'état par des entreprises téméraires , ils auroient tôt ou tard triomphé de leurs ennemis,

* L'an 429 avant J. C. vers l'automne.

¹ Thucyd. lib. 2. c. 65. Plut. in Per. p. 173.

² Plut. ibid. p. 172.

³ Id. ibid. p. 173.

⁴ Thucyd. lib. 2. c. 65.

parce qu'ils leur faisoient en détail plus de mal qu'ils n'en recevoient ; parce que la ligue dont ils étoient les chefs, leur étoit presque entièrement subordonnée, tandis que celle du Péloponèse, composée de nations indépendantes, pouvoit à tout moment se dissoudre. Mais Périclès mourut, et fut remplacé par Cléon.

C'étoit un homme sans naissance, sans véritable talent, mais vain, audacieux, emporté¹, et par-là même agréable à la multitude. Il se l'étoit attachée par ses largesses ; il la retenoit en lui inspirant une grande idée de la puissance d'Athènes, un souverain mépris pour celle de Lacédémone². Ce fut lui qui rassembla un jour ses amis, et leur déclara qu'étant sur le point d'administrer les affaires publiques, il renonçoit à des liaisons qui l'engageroient peut-être à commettre quelque injustice³. Il n'en fut pas moins le plus avide et le plus injuste des hommes.

Les citoyens honnêtes lui opposèrent Nicias, un des premiers et des plus riches particuliers d'Athènes, qui avoit commandé les armées, et remporté plusieurs avantages. Il intéressa la multitude par des fêtes et par des libéralités⁴ ; mais, comme il se méfioit de lui-même et des événements⁵, et que ses succès n'avoient servi qu'à le rendre plus timide, il obtint de la con-

¹ Thucyd. lib. 3. c. 36.

Plut. in Nic. p. 524.

² Thucyd. lib. 4. c. 28.

³ Plut. *an seni*, etc. t.

² p. 806.

⁴ Id. in Nic. t. I. p. 524.

⁵ Thucyd. lib. 5. c. 16.

sidération, et jamais la supériorité du crédit. La raison parloit froidement par sa bouche, tandis que le peuple avoit besoin de fortes émotions, et que Cléon les excitoit par ses déclamations, par ses cris et ses gestes forcés¹.

Il réussit par hasard dans une entreprise que Nicias avoit refusé d'exécuter : dès ce moment, les Athéniens qui s'étoient moqués de leur choix, se livrèrent à ses conseils avec plus de confiance. Ils rejetèrent les propositions de paix que faisoient les ennemis², et le mirent à la tête des troupes qu'ils envoyoient en Thrace, pour arrêter les progrès de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone. Il s'y attira le mépris des deux armées ; et s'étant approché de l'ennemi sans précaution, il se laissa surprendre, fut des premiers à prendre la fuite, et perdit la vie³.

Après sa mort, Nicias ne trouvant plus d'obstacle à la paix, entama des négociations, bientôt suivies d'une alliance offensive et défensive*, qui devoit pendant 50 ans unir étroitement les Athéniens et les Lacédémoniens⁴. Les conditions du traité les remettoient au même point où ils se trouvoient au commencement de la guerre. Il s'étoit cependant écoulé plus de dix ans depuis cette époque, et les deux nations s'étoient inutilement affoiblies,

¹ Plut. in Nic. p. 528.

² Schol. Aristoph. in

pac. v. 647. et 664.

³ Thucyd. lib. 5. c. 10.

* L'an 421 avant J. C.

⁴ Thucyd. *ibid.* cap. 17,

18, etc.

Elles se flattoient de goûter enfin les douceurs du repos : mais leur alliance occasionna de nouvelles ligués et de nouvelles divisions. Plusieurs des alliés de Lacédémone se plaindirent de n'avoir pas été compris dans le traité ; et s'étant unis avec les Argiens , qui , jusqu'alors , étoient restés neutres , ils se déclarèrent contre les Lacédémoniens. D'un autre côté , les Athéniens et les Lacédémoniens s'accusoient réciproquement de n'avoir pas rempli les articles du traité : de là les mésintelligences et les hostilités. Ce ne fut cependant qu'au bout de six ans et dix mois * qu'ils en vinrent à une rupture ouverte ¹ : rupture dont le prétexte fut très-frivole , et qu'on auroit facilement prévenue , si la guerre n'avoit pas été nécessaire à l'élévation d'Alcibiade.

ALCIBIADE.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien ; d'autres l'ont relevée par des éloges , sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité ². Il semble que la nature avoit essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus ³. Nous le considérerons ici par rapport à l'état dont il accéléra la ruine , et plus bas , dans ses relations avec la société qu'il acheva de corrompre.

Une origine illustre , des richesses considéra-

* L'an 414 avant J. C.

² Nep. in Alcib. c. II.

¹ Thucyd. lib. 5. c. 25.

³ Id. ibid. c. I.

bles , la figure la plus distinguée , les grâces les plus séduisantes , un esprit facile et étendu , l'honneur , enfin , d'appartenir à Périclès ; tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens , et dont il fut ébloui le premier ¹.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils , il eut une cour et des flatteurs : il étonna ses maîtres par sa docilité , et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate , qui prévint de bonne heure que ce jeune homme seroit le plus dangereux des citoyens d'Athènes , s'il n'en devenoit le plus utile , rechercha son amitié , l'obtint à force de soins , et ne la perdit jamais ² : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvoit souffrir dans le monde ni de supérieur , ni d'égal ; et tel étoit dans ces occasions , le pouvoir de la raison ou de la vertu , que le disciple pleuroit sur ses erreurs , et se laissoit humilier sans se plaindre ³.

Quand il entra dans la carrière des honneurs , il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités , qu'aux attraits de son éloquence ⁴ : il parut à la tribune. Un léger défaut de prononciation prêtoit à ses paroles les grâces naïves de l'enfance ⁵ ; et quoiqu'il hésitât quelquefois pour trou-

¹ Plat. in Alcib. I. t. 2. 215 , etc.

p. 104. Nep. in Alcib. c. I.

Diod. Sic. lib. 12. p. 130.

Plat. in Alcib. etc.

² Plat. in Alcib. I. t. 2.

p. 103. Id. in conv. t. 3. p.

³ Plut. in Alcib. t. I. p.

193 et 194.

⁴ Id. ibid. p. 195.

⁵ Id. ibid. p. 192. Aris-

toph. in vesp. V. 44.

ver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes¹. Il avoit déjà donné des preuves de sa valeur; et, d'après ses premières campagnes, on augura qu'il seroit un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne falloit pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvoit la hardiesse² que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvoit ni le surprendre, ni le décourager: il sembloit persuadé que lorsque les ames d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonstances, de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant, que de les gouverner par la sagesse de ses conseils: il eut cela de particulier, qu'il fit toujours triompher le parti qu'il favorisoit, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers³.

Dans les négociations, il employoit tantôt les lumières de son esprit, qui étoient aussi vives que profondes; tantôt des ruses et des per-

¹ Demosth. in Mid. p. 191.

² Plut. in Alcib. p. 196. ³ Plut. in Coriol. p. 223.

Diod. Sic. lib. 12. p. 130. Nep. in Alcib. c. 6.

^{*} Diod. Sic. lib. 12. p.

fidies, que des raisons d'état ne peuvent jamais autoriser¹; d'autres fois, la facilité d'un caractère, que le besoin de dominer ou le désir de plaire plioit sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples, il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violens; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvoient égaler². Il se fit montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avoit jamais eu l'exemple du vice; mais le vice l'entraînoit, sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois et la corruption des mœurs n'étoient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois; on pourroit dire encore que ses défauts n'étoient que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparoissoient dans les occasions qui demandoient de la réflexion et de la constance. Alors il joignoit la prudence à l'activité³; et les plaisirs ne lui déroboient aucun des instans qu'il devoit à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité auroit tôt ou tard dégénéré en

¹ Thucyd. lib. 5. c. 45; Nep. in Alcib. cap. II. lib. 8. cap. 82. Plut. in Alcib. p. 198. ³ Plut. in Alcib. p. 211. Nep. in Alcib. c. I.

² Plut. in Alcib. p. 203.

ambition : car il étoit impossible qu'un homme si supérieur aux autres , et si dévoré de l'envie de dominer , n'eût pas fini par exiger l'obéissance , après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens , dont les uns redoutoient ses talens , les autres ses excès ¹ , et tour à tour adoré , craint et haï du peuple qui ne pouvoit se passer de lui ² ; et comme les sentimens dont il étoit l'objet , devenoient des passions violentes , ce fut avec des convulsions de joie ou de fureur ³ , que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs , le condamnèrent à mort , le rappelèrent , et le proscrivirent une seconde fois.

Un jour qu'il avoit , du haut de la tribune , enlevé les suffrages du public , et qu'il revenoit chez lui escorté de toute l'assemblée , Timon , surnommé le Misanthrope , le rencontra ; et lui serrant la main : „ Courage , mon fils , lui dit-il ; continue de t'agrandir , et je te devrai la perte des Athéniens ⁴ .”

Dans un autre moment d'ivresse , le petit peuple proposoit de rétablir la royauté en sa faveur ⁵ ; mais , comme il ne se seroit pas contenté de n'être qu'un roi , ce n'étoit pas la petite souveraineté d'Athènes qui lui convenoit , c'étoit un vaste empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

¹ Thucyd. lib. 6. c. 15.
Plut. ibid. p. 198.

² Aristoph. in ran. v.
1472.

³ Justin. lib. 5. cap. 4.

⁴ Plut. in Alcib. p. 199.

⁵ Id. ibid. p. 210.

Né dans une république , il devoit l'élever au-dessus d'elle-même , avant que de la mettre à ses pieds. C'est là , sans doute , le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats , il auroit soumis des peuples ; et les Athéniens se seroient trouvés asservis , sans s'en apercevoir.

Sa première disgrâce , en l'arrêtant presque au commencement de sa carrière , n'a laissé voir qu'une vérité ; c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvoit porter deux Alcibiades ¹ ; on doit ajouter qu'Athènes en eut un de trop. Ce fut lui qui fit résoudre la guerre contre la Sicile.

GUERRE DES ATHÉNIENS EN SICILE.

Depuis quelques temps , les Athéniens méditoient la conquête de cette île riche et puissante. Leur ambition réprimée par Périclès , fut puissamment secondée par Alcibiade. Toutes les nuits , des songes flatteurs retraçoient à son esprit la gloire immense dont il alloit se couronner ; la Sicile ne devoit être que le théâtre de ses premiers exploits : il s'emparoit de l'Afrique , de l'Italie , du Péloponèse. Tous les jours il entretenoit de ses grands desseins cette jeunesse bouillante , qui s'attachoit à ses pas , et

¹ Archest. ap. Plut. in Alcib. p. 199.
Tome I. I